

**Langues, sociétés, cultures
et apprentissages**

Vol. 35

Collection publiée sous la direction d'Aline Gohard-Radenkovic

Comité scientifique de lecture:

- | | |
|-----------------------------|--|
| Hervé Adami | <i>Professeur des universités, Directeur de l'UFR des Sciences du Langage ATILF, Université de Lorraine & CNRS</i> |
| Abdel Jalil Akkari | <i>Professeur en Dimensions Internationales de l'Education, Université de Genève</i> |
| Georges Alao | <i>MCF, Directeur, département Afrique, INALCO, Paris. Membre Equipe d'Accueil PLIDAM</i> |
| Mathilde Anquetil | <i>Ricercatrice in Lingua francese, Facoltà di Scienze Politiche, Scuola dottorale PEFLIC, Università di Macerata</i> |
| Nathalie Auger | <i>Professeur Docteur habilité, Laboratoire Dipralang, Université Montpellier 3 Paul-Valéry</i> |
| Catherine Berger | <i>Maître de conférences en anglais, Université Paris XIII; Chargée de cours, Inalco et Université Paris III</i> |
| Suzanne Chazan | <i>Chargée de recherche en anthropologie, IRD, LER, Université de Montpellier</i> |
| Edith Cognigni | <i>Dottore di ricerca e ricercatore in didattica delle lingue, Università di Macerata</i> |
| Martine Derivry-Plard | <i>Maître de conférences en anglais et didactique des langues, UPMC, Paris 6, membre Laboratoires DILTEC et PLIDAM</i> |
| Eugenia Fernandez Fraile | <i>Professeur, Faculté des Sciences de l'Éducation, Universidad de Granada</i> |
| Christian Giordano | <i>Professeur en Anthropologie sociale, Université de Fribourg (Suisse), Docteur honoris causa, Université de Timisoara</i> |
| Claire Kramsch | <i>Professor of German, Affiliate Professor of Education, Université de Californie, Berkeley</i> |
| Marie-Christine Kok Escalle | <i>Associate Professor French Culture, Universiteit Utrecht</i> |
| Mohamed Lahlou | <i>Professeur, Institut de Psychologie, Université Lyon 2</i> |
| Danièle Lévy | <i>Professore di lingua francese nell'Università di Macerata, directrice du Laboratoire de recherche PEFLIC</i> |
| Danielle Londei | <i>Professore di lingua francese nell'Università di Bologna-Forlì</i> |
| Elisabeth Murphy-Lejeune | <i>Professor at the French Department, Saint Patrick's College, Dublin</i> |
| Tania Ogay | <i>Tania Ogay, professeure associée au Département des Sciences de l'éducation de l'Université de Fribourg (Suisse)</i> |
| Christiane Perregaux | <i>Professeur en sciences de l'éducation, Université de Genève</i> |
| Suzanne Pouliot | <i>Professeure associée, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, Qc., Canada</i> |
| François Ruegg | <i>Professeur en anthropologie sociale, Université de Fribourg (Suisse)</i> |
| Pia Stalder | <i>Chargée de cours et chercheuse associée à l'Université de Fribourg (Suisse) et à l'Université du Luxembourg</i> |
| Javier Suso Lopez | <i>Professeur, Faculté des Lettres, Universidad de Granada</i> |
| Andrée Tabouret-Keller | <i>Professeur émérite en psychologie, Université L. Pasteur, Strasbourg</i> |
| Geneviève Zarate | <i>Professeur à l'INALCO, Paris et Directrice des groupes de recherche « Frontières culturelles et diffusion des langues » et PLIDAM</i> |

Danielle Londei & Laura Santone (éds.)

Entre linguistique et anthropologie

Observations de terrain, modèles
d'analyse et expériences d'écriture



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

Information bibliographique publiée par «Die Deutsche Nationalbibliothek»
«Die Deutsche Nationalbibliothek» répertorie cette publication dans la
«Deutsche Nationalbibliografie»; les données bibliographiques détaillées sont
disponibles sur Internet sous <http://dnb.d-nb.de>.

Publié avec le soutien du Di.Co.Spe (ancien Département de Communication
et Spectacle) de l'Université Roma Tre et du DIT (Département d'Interprétation
et Traduction) de l'Université de Bologne (Forlì).

Illustration couverture: *Franklin Bridge im Abendlicht*, DSB-23905,
616712 © Copyright «All rights reserved» IFA/Bilderteam/INCOLOR
Réalisation couverture: Thomas Jaberg, Peter Lang AG

ISBN 978-3-0343-1470-1 br. ISBN 978-3-0352-0244-1 eBook
ISSN 1424-5868 br. ISSN 2235-7610 eBook

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2013
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne
info@peterlang.com, www.peterlang.com, www.peterlang.net

Tous droits réservés.
Réimpression ou reproduction interdite par n'importe quel procédé,
notamment par microfilm, xérogaphie, microfiche, offset, microcarte, etc.

Imprimé en Suisse

Table des matières

DANIELLE LONDEI ET LAURA SANTONE
Entre linguistique et anthropologie. Observations de terrain,
modèles d'analyse et expériences d'écriture..... 1

Première partie
Liens entre linguistique et anthropologie :
toute une histoire...

JEAN-MICHEL ADAM
Le linguiste et l'anthropologue : retour sur
un dialogue interdisciplinaire..... 9

LAURA SANTONE
Les linguistes, les anthropologues et *L'Homme* :
l'aventure du discours 25

GEORGES MOLINIÉ
Sémiotique et anthropologie : « La sémiose, un apprivoiseur
d'étrangeté »..... 47

ALESSANDRO DURANTI
Anthropologie et linguistique : influences,
séparations et dialogues 51

VINCENZO MATERA
Si un lion pouvait parler, nous ne pourrions le comprendre.
Mots, jeux linguistiques, idéologies locales et cosmopolitisme 73

Une telle humanité de l'humain à ras l'humain dessine un horizon sans transcendance, sans double vue, sans vérification possible par un ordre de réel qui fût d'une autre nature. Elle se déploie totalement dans le ressentir des affects, ce qu'indiquait déjà Aristote comme fond structural de tout langage (*ta pathèmata*), incluant et enracinant dans ce terreau toute dimension intellectuelle (noétique) et morale (éthique).

Et c'est à ce point que l'on peut (et, pour moi, que l'on doit) établir la jonction avec un domaine à la fois spécifique et emblématique du *vivre* – *manifeste humain*, celui des empiries que les Occidentaux appellent l'art (et que je préfère, conformément à toute ma théorisation, qualifier sous le terme plus précis et plus délicat d'*artistisation*).

Le nœud du pathétique, comme englobant, symbolisant et révélant toute expérience humaine en tant que telle, c'est pour moi la désirabilité. C'est une dimension qui noue en effet, comme principe justement et comme effet, toutes les autres, à la fois dans une perspective mécanique, dynamique, motrice (dirait Aristote) et interprétative, spéculative, herméneutique – existentielle. Et de même que la significativité dans l'art n'est pas une significativité spéciale, réduite, sectorielle, mais représente au contraire l'emphase même de toute significativité ; de même, le mouvement de l'attraction à la production-réception de l'art emphatise le principe même de la sémiotique dans l'épanouissement d'une mondanisation optimale et euphorique, qui vise l'effet-bonheur par la génération de la beauté⁵. La sémiotique à régime d'artistisation concrètement vécu réalise rigoureusement, au sens grec du mot⁶, une divinisation contre-transcendantale de l'humain, qui révèle et magnifie à la fois sa tension profonde, son destin de jouissance.

L'émotion signifiante de l'art, ou sur-signifiante, fonctionne comme un intégrateur sémiotico-anthropologique de l'enracinement de tout processus de signification dans la matérialité sensible⁷ du vivre humain.

5 Ce que notre tradition culturelle désigne sous ce nom, et qui peut fort bien correspondre à la beauté laide post-baudelairienne.

6 C'est *eudaimonia*.

7 On pourrait rapprocher ces perspectives des commentaires d'Artaud sur *le corps sans organes* et des réflexions de Deleuze sur la sensation-vibration (dans *Le Pli – Leibniz et le baroque*).

ALESSANDRO DURANTI

University of California, Los Angeles

Anthropologie et linguistique : influences, séparations et dialogues

Introduction

Au début du vingtième siècle naissent deux projets foncièrement différents dans l'étude de la langue en tant que faculté humaine et des langues comme réalisations historico-naturelles de cette faculté : un projet nord-américain (aux Etats-Unis et au Canada), fondé par le géographe Franz Boas, s'étant converti en linguiste et en ethnographe « sur le terrain », et un projet saussurien ayant pour but de repenser, en lui donnant un plus juste dimensionnement, la linguistique historique des langues indo-européennes et légitimer une linguistique synchronique. Dans les deux cas on se trouve face à de véritables « révolutions scientifiques » (selon l'acception de Khun). Aussi bien Boas que Saussure veulent qu'on réexamine le concept même de langue et la façon de faire de la linguistique, mais ils le font dans des contextes différents, avec des conséquences qui avec le temps amèneront à un conflit entre la linguistique autonome et la linguistique contextuelle. Dans le contexte nord-américain ce sera Chomsky qui, en partant de la linguistique structuraliste de Harris, représentera une version saussurienne de la linguistique synchronique avec des tons cognitivistes, qui resteront vagues, tandis que les travaux de Boas ouvriront la voie qui permettra à la linguistique nord-américaine de naître et de se développer à l'intérieur des départements d'anthropologie, une confluence impensable, jusqu'aux temps récents, dans le contexte européen. On verra par la suite comment l'étude des formes

linguistiques en linguistique et en anthropologie a continué à se mouvoir le long de voies parallèles qui se rencontrent rarement sur le plan empirique ou théorique.

Le projet de Franz Boas

Le projet de Boas est dès le début un projet de documentation des langues des populations indigènes, surtout en Amérique du Nord, et en tant que tel fait partie de ce qui sera appelé par la suite « salvage anthropology », à savoir une anthropologie qui veut documenter « ce que l'on peut sauver » des cultures amérindiennes déjà ravagées ou pour le moins menacées par l'expansion coloniale européenne. Les recherches de Boas sont financées par le Bureau of Ethnology (par la suite rebaptisé « Bureau of American Ethnology »), dirigé par John W. Powell. L'idée est celle de décrire les langues des Indiens d'Amérique pour arriver à reconstituer les rapports génétiques entre leurs différents groupes (McGee 1897). Un tel classement aurait aidé le gouvernement fédéral à regrouper les tribus qui partageaient un passé dans l'espoir que cela aiderait la vie en commun dans une même réserve. C'est donc grâce aux fonds fédéraux que Boas peut réunir ses contributions, recueillies par la suite dans le célèbre *Handbook of American Indian Languages* (Boas 1911), légitimant un entier domaine de recherche. Mais avec le temps Boas se révèle être un « diffusionniste », donc non intéressé à fournir les classements génétiques que le Bureau aurait voulu. Ce sont ses étudiants qui s'en occuperont plus tard, Edouard Sapir en particulier, qui, lui étant familière la linguistique historique indo-européenne, sur cette base proposera de regrouper les langues amérindiennes de l'Amérique du Nord (Mexique excepté) en six familles (Sapir 1921a, 1929), en simplifiant les classements précédents, comme par exemple celui de Powell (1891), qui dressait une liste de cinquante-cinq familles ou groupes.

Boas est attiré par l'étude des langues amérindiennes pour différentes raisons dont je tiens à en rappeler deux. La première consiste

à démolir l'évolutionnisme culturel qui dominait l'étude de la culture au XIX^{ème} siècle. Il démontre alors, à partir de son essai sur les difficultés de distinguer les sons de langues avec lesquelles on n'est pas familier (Boas 1889), que les langues amérindiennes ne sont pas « primitives » mais difficiles à percevoir (donc à transcrire) par celui qui est habitué à d'autres systèmes phonologiques. On retrouve la même préoccupation anti-évolutionniste dans son introduction au *Handbook* (1911), où Boas démolit une série de thèses sur le rapport entre langue, race et culture.

La seconde raison de l'intérêt de Boas pour l'étude empirique des langues parlées par les populations indigènes des deux Amériques est la nature inconsciente des phénomènes linguistiques qui devrait nous affranchir des théories ingénues produites par les membres de la communauté pour donner un sens aux phénomènes culturels dont ils sont conscients. Les recherches sur les idéologies linguistiques de ces dernières décennies ont contredit la présupposition de Boas, selon laquelle les phénomènes linguistiques – à la différence d'autres phénomènes culturels – ne sont pas l'objet de théories natives (voir par ex. Schieffelin, Woolard et Kroskrity 1998 ; Kroskrity 2000), mais on a gardé la confiance dans l'importance des langues dans l'étude des cultures et des sociétés. Ce qui a changé avec le temps c'est le concept même de langue en tant qu'objet d'étude. Pour Boas et pour ses étudiants (Sapir par ex., voir ensuite, et Alfred Kroeber) la langue est encore fondamentalement un code, tout en étant riche d'informations sur l'histoire et sur la vision du monde de qui l'emploie. A part la discussion des unités d'analyse de la grammaire et des sons, comme par exemple le concept de phonème chez Sapir (1933), la seule question théorique importante est la « relativité linguistique » énoncée par Benjamin Lee Whorf (1956), à savoir l'hypothèse qu'une langue (entendue comme lexique et grammaire, surtout comme morphologie) puisse conditionner les façons avec lesquelles les locuteurs de cette langue perçoivent leur environnement social et naturel. Ce genre d'étude des phénomènes linguistiques en tant que phénomènes culturels appartient à ce que j'ai appelé le « premier paradigme » (Duranti 2003).

Le projet de Ferdinand de Saussure

En relisant le *Cours*, on trouve certaines articulations du programme saussurien visant à légitimer la linguistique comme une science fiable, à la recherche de la « vérité » (Saussure [1917] 2005 : 16), le faisant dans une perspective comparatiste voulant repérer « ... les forces qui sont en jeu d'une manière permanente et universelle dans toutes les langues, et de dégager les lois générales, auxquelles on peut ramener tous les phénomènes particuliers de l'histoire » (Saussure 2005 : 20). Les leçons résumées dans le *Cours* démontrent que Saussure tient pour sûr que la théorie doit toujours précéder la pratique descriptive. C'est ainsi qu'on explique des affirmations telles que : « Bien loin que l'objet précède le point de vue qui crée l'objet... » (Saussure 2005 : 23).

Une telle approche se réalise par le truchement d'une série de distinctions terminologiques qui auront une profonde influence sur la façon de faire de la linguistique en Europe, du moins jusqu'à la moitié du XX^{ème} siècle. Les trois termes théoriques de base sont bien connus : « langue », « parole » et « langage ». Il est hors de doute que le couple « *langue/parole* » est la dichotomie la plus célèbre dans le schéma théorique saussurien et sert à séparer 1) « ce qui est social de ce qui est individuel » ; 2) « ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel » (Saussure 2005 : 30). Mais de fait le « langage » est également important pour au moins deux raisons. D'un point de vue empirique, c'est le *langage* qui « nourrit » la *langue* – Saussure dira que c'est « le générateur continu de la langue » (Saussure 2002 : 129). Et d'un point de vue théorique, étant « hétérogène » (2005 : 32), le *langage* est peu enclin à l'analyse, tandis que la *langue* est un organisme qui se prête à l'étude justement parce qu'il est homogène.

Le programme de grammaire générative de Chomsky naît intellectuellement dans les années '50 dans un milieu de linguistique post-bloomfieldienne, où Zellig Harris (1957) avait introduit de nouvelles méthodes, y compris le concept de « transformation ». C'est une linguistique proche de la cybernétique et financée par les fonds de recherche mis à disposition par la marine des Etats-Unis pour son projet

de traduction automatique. Mais à partir de 1963, Chomsky commence peut-être à s'identifier au programme de Saussure, comme le soutiennent Roy Harris (2001 : chapitre 9) et Joseph (2002 : 147–149), à la recherche de sources historiques antérieures aux structuralistes américains (les post-bloomfieldiens) qui puissent rendre plus légitime son mentalisme. Par la suite entre en scène Humboldt, paraissant remplacer Saussure, qui est identifié avec un concept de langage extérieur – « E-language » (Chomsky 1986).

Néanmoins, avec l'écart rendu possible grâce à l'écoulement du temps, le programme de Chomsky d'une grammaire générative me semble maintenant beaucoup plus saussurien que celui affirmé par exemple dans les années '60 et '70 dans les débats à l'intérieur de la Società Linguistica Italiana (SLI). Non seulement la distinction entre *compétence* et *performance* que Chomsky introduit dans *Aspects* (1965) s'inspire de Saussure, comme il l'admet lui-même, mais son intérêt pour un concept abstrait de langage, séparé et séparable de l'usage qu'en font les locuteurs, des fautes, de la variation, est foncièrement le même. Dans ce sens, je n'hésiterais pas à définir aussi bien le programme de Saussure que celui de Chomsky comme des exemples de cette linguistique que Hjelmslev appela « immanente » par opposition à une linguistique « transcendante ». Aussi bien Chomsky que Saussure aspirent à une linguistique qui reste le plus possible concentrée à l'intérieur du système linguistique pour en cueillir les caractéristiques essentielles et (pour Chomsky) universelles, indépendamment des fonctions communicatives du langage. Ce n'est donc pas un hasard si James Edie (1987) a trouvé des affinités entre le programme de Chomsky et celui d'Edmond Husserl (1929), intéressé à la possibilité de fonder l'étude de la logique sur les propriétés essentielles d'énoncés nucléaires de la forme sujet-prédicat.

Mais il y a un contraste non résolu dans les intuitions et dans les propositions de Saussure qui échappe à Chomsky (ou qui peut-être ne l'intéresse pas). Pour Saussure, la *parole* sert à reconnaître non seulement ce que les sociolinguistes appelleront par la suite « variation », mais, d'une façon également importante, l'acte de parole comme « un acte individuel de volonté et d'intelligence » (2005 : 30).

Edward Sapir : la langue, le langage et l'individu

L'intérêt pour l'individu n'a jamais été considérable en linguistique, qui par définition a privilégié le système, le code, ou la communauté linguistique. Pour trouver un lien avec la conception de *parole* de Saussure on doit revenir à l'anthropologie. C'est Sapir qui à partir des années '20, à l'Université de Chicago, montre un intérêt au rapport entre l'individu et la culture (Darnell 1990 : 232) tel qu'il est énoncé dans le mouvement « culture et personnalité » (Sapir 1934). Son intérêt se poursuivra dans ses cours à Yale, à partir de 1931, reconnu dans son projet de publication d'un livre intitulé *The Psychology of Culture*, qu'il ne réussit malheureusement pas à achever avant sa mort en 1939 (voir l'œuvre posthume, Sapir 1994, éditée par Judith Irvine sur la base des notes d'étudiants qui participèrent aux cours de Sapir à Yale).

La leçon de Sapir va en réalité au-delà du rapport entre linguistique et psychologie (ou psychiatrie) (Sapir 1932). Son intention consistait dans un programme plus vaste qui remontait en partie à la pensée antiraciste de Boas, qui dans sa jeunesse avait dû parfois se défendre, dans des duels avec des jeunes garçons du même âge, de l'antisémitisme à la mode dans les universités allemandes (Murriss-Reich 2010m), et en partie à l'idéalisme de Herder (Darnell 1990 : 11), pour qui la langue exprime l'esprit (*Geist*) d'un peuple. Pour Sapir, de même que pour son maître Boas, les langues sont un patrimoine de l'humanité partagé par tous les groupes et contiennent en même temps les traces de transformations différentes de l'expérience. Il faut interpréter de telles transformations esthétiquement aussi, par conséquent les revues de linguistique doivent s'occuper des formes littéraires natives (Boas [1917], 1940 : 208, 1925 ; Sapir 1921b). C'est de là que naît l'intérêt à l'intérieur de l'anthropologie linguistique pour l'ethnopoétique et l'art verbal (Bauman 1975 ; Bauman et Briggs 1997 ; Briggs 1988 ; Briggs et Bauman 1992 ; Hymes 1975, 1981, 1999). Cet intérêt est rare dans les paradigmes dominants dans les départements de linguistique (par ex., Tannen 1987 ; Banti et Giannattasio 2004).

Le « deuxième paradigme » et la scission entre anthropologie et linguistique

Même si Sapir publiait souvent dans des revues de sociologie telles que l'*American Journal of Sociology* et avait des intérêts interdisciplinaires qui allaient au-delà des intérêts des linguistes contemporains, jusqu'à la fin des années '50 les linguistes à l'intérieur des départements d'anthropologie continuèrent à faire partie de la même communauté des linguistes employés ailleurs – dans les départements de langues et de littérature, pour partir ensuite dans les années '30 dans les départements autonomes de linguistique (les premiers étant à l'Université de Chicago, à l'Université de Pennsylvania, et à Berkeley). Dans ce que j'ai appelé le premier paradigme de recherche, les unités d'analyse linguistique sont les mêmes pour tout le monde (phonèmes, morphèmes, syntagmes, phrases) et le premier but de la recherche est la description *formelle* – à savoir systématique et selon des catégories explicites – des langues historico-naturelles (telles que l'anglais, le navajo, le japonais, le latin, etc). Une véritable scission entre l'aile anthropologico-linguistique et l'aile strictement linguistico-formelle se produit dans les années '60, avec le lancement de l'*ethnographie de la communication* de la part de John Gumperz et de Dell Hymes (1964) et à l'intérieur de la linguistique formelle on voit en même temps s'imposer Chomsky. C'est le début de ce que j'ai appelé le « second paradigme » de l'étude du langage dans l'anthropologie nord-américaine (Duranti 2003). Les unités d'analyse changent avec les méthodes et les buts de la recherche linguistique. Hymes (1964, 1972) élargit la notion d'*événement linguistique* introduite par Roman Jakobson (1960) et propose de penser au langage comme à un instrument d'organisation sociale. L'événement linguistique est alors une situation où le langage constitue l'événement, comme par exemple dans les cours, dans les conférences, dans les conversations, de même que dans les échanges épistolaires, tous événements qui sans le langage (parlé ou écrit) ne pourraient avoir lieu. Un ultérieur point important du nouveau paradigme de recherche consiste pour Hymes dans l'étude moins des "langues" que des façons de parler

(*ways of speaking*), parce que ce sont ces dernières qui organisent les situations sociales, par conséquent les identités aussi des locuteurs à l'intérieur d'institutions particulières (par ex. la famille, l'école, le bureau, l'usine, l'hôpital, les activités récréatives).

Cet intérêt pour les événements communicatifs ainsi que les façons d'interagir à travers le langage coïncide avec un autre important changement des mêmes années : la découverte des phénomènes de variation linguistique que John Gumperz et Charles Ferguson font sur la base de leurs recherches en Inde, dans un milieu où l'usage contemporain de langues différentes (ou de dialectes différents de la même langue) ne pouvait être ignoré, étant une partie intégrante de toute interaction sociale. En introduisant le concept de *variété* (*variety*) pour parler de dialectes d'un point de vue social, Gumperz et Ferguson de fait modifient la façon de penser à la langue, redéfinie comme *l'ensemble de toutes les variétés qui partagent une supervariété* (le « standard ») acceptée par les membres de la communauté linguistique (*speech community*) (Ferguson et Gumperz 1960). Les écrits sur le plurilinguisme en Inde introduisent une nouvelle série de catégories analytiques, y compris le concept de *répertoire linguistique* qui reconnaît de fait la stratification sociale non seulement entre des langues différentes mais aussi à l'intérieur d'une même langue (Ferguson 1959 ; Gumperz 1964) – idée qui sera reprise par William Labov dans son influent traité *The Social Stratification of English in New York City* (Labov 1966 : 21).

L'étude empirique des effets de la coexistence de langues différentes révèle différents phénomènes ignorés dans l'idéalisation du concept saussurien de « langue » – et peut-être joue ici un rôle l'usage du terme anglais de « language », qui ignore la différence entre « langue » et « langage » – et « language » est un terme qui, et ce n'est pas un hasard, est souvent évité par Chomsky, qui préfère « grammaire » (*grammar*). L'un des phénomènes révélés par l'analyse du plurilinguisme en Inde c'est la *convergence linguistique* (Gumpers et Wilson 1971), à savoir la situation où deux (ou plusieurs) langues se mêlent de façon à partager des traits qui n'appartiennent à aucune des langues originaires. Dans certains cas les langues partagent la même grammaire mais continuent à employer des lexiques différents.

Si d'une part ces travaux paraissent confirmer et raffiner l'idée saussurienne de la *langue* comme « un produit social de la faculté de langage » (Saussure 2005 : 26), ils en entament en même temps le postulat d'homogénéité – partagé par Saussure et par Chomsky – comme condition pour une étude scientifique. Entre ainsi en scène un concept de système linguistique plus fluide, un code en transformation continue par l'intermédiaire du contact entre générations, femmes et hommes, communautés ethniques et classes sociales. Au lieu de refuser la diversité linguistique de peur de ne pouvoir généraliser, les ethnographes de la communication et les variationnistes partent de la prémisse selon laquelle il faut étudier les langues comme des ensembles où les variétés se confrontent et cohabitent, parfois dans la même interaction, et où les différences de compétence linguistique ont des conséquences sociales à ne pas ignorer. Les recherches des derniers cinquante ans à l'intérieur des communautés d'immigrés continuent à donner un support empirique à l'idée qu'il existe des situations où il faut remplacer le concept traditionnel de « langue » en tant que code partagé d'une façon égale par tout le monde par l'idée d'un répertoire socialement différencié.

C'est une véritable révolution scientifique – au sens original de Khun (1962) – qui dans les années '60 et '70 provoque une scission parmi ces linguistes qui continuent à penser aux formes linguistiques idéales (sur la base des intuitions des locuteurs natifs) et ceux qui s'intéressent à la façon dont sont employées les langues dans les situations sociales les plus différentes. A cause de ces intérêts, la plupart des anthropologues du langage du second programme – à la différence de Sapir et de ses collègues – arrêtent bien vite d'interagir avec qui fait de la linguistique formelle et avec qui se limite à étudier les intuitions des locuteurs natifs sans enregistrer la langue parlée. Ceci est dû en partie au changement radical de l'objet d'étude. Un tel changement ne concerne pas uniquement la variabilité du parlé, thème qui deviendra la question centrale de la sociolinguistique quantitative labovienne, mais aussi et surtout l'acte de « faire » à partir d'une telle variabilité¹, à

1 Il y a ici un rapport évident avec J. L. Austin (1962), même si les anthropologues, à part quelques exceptions, (Finnegan 1969), ont été critiques à l'égard du philosophe anglais qui a été vu comme trop excentrique (Rosaldo 1982).

savoir le produit social des choix linguistiques. On se rend ainsi compte que non seulement les locuteurs adaptent leur usage linguistique au contexte (en employant par exemple une variété à la maison et une autre à l'école), mais que le contexte même est en partie constitué par le choix de la variété (Duranti et Goodwin 1992). Se conjuguent alors la découverte et l'opération conceptuelle de la variabilité sociolinguistique avec l'étude des situations où les locuteurs usent de cette variabilité pour des buts sociaux. La langue est alors elle-même l'organisatrice du culturel et du social à travers des emplois particuliers qu'en font les locuteurs.

Le « troisième paradigme »

Dans les années '80 et '90 plusieurs des anthropologues du langage se rallient au constructivisme social à la mode en psychologie et en sociologie. Ils prêtent plus d'attention, d'une part, à l'interaction entre locuteurs dans des situations spontanées ou non-expérimentales (en empruntant des concepts et des méthodes aux analystes de la conversation) ; d'autre part, au contexte socio-historique de la mutation linguistique et des transformations sociales de personnes et d'institutions. On a un intérêt renouvelé pour l'identité et pour le concept de soi (introduit par Marcel Mauss 1938) et pour des situations linguistiques complexes mises au jour par le processus de globalisation qui fait réfléchir sur la profession même de l'anthropologie. Au milieu de cette crise d'identité des anthropologues culturels, les anthropologues du langage continuent à s'intéresser aussi bien à la communication verbale dans la vie de tous les jours, par exemple entre parents et enfants (Ochs and Taylor 1992 ; Ochs et Capps 2001), qu'aux situations produites par les émigrations et par la coexistence non seulement de langues et de dialectes mais aussi de valeurs culturelles différentes des façons de parler, comme le théorise Pierre Bourdieu à travers les concepts de « marché linguistique »² et de « capital symbolique » (Bourdieu 1982).

2 On trouve un premier usage du concept de marché linguistique chez Rossi-Landi 1973.

Pour donner une idée de la complexité des phénomènes linguistiques étudiés à cheval entre le deuxième et le troisième paradigme, je vais utiliser des données rassemblées à l'intérieur d'une recherche sur la socialisation des enfants dans des familles d'immigrés samoans menée dans les années '90 dans la commune de Carson, au sud de Los Angeles³. Dans ces familles, d'habitude les grands-parents ou les parents étaient arrivés en Californie à l'âge adulte, donc avec un plein contrôle de la langue samoane et avec une connaissance variable de l'anglais. Les plus jeunes avaient par contre grandi dans un milieu où le samoan était parlé à la maison par certains membres de la famille et par d'autres adultes rencontrés durant les activités se déroulant dans l'église samoane du quartier⁴, tandis que l'anglais dominait sur la plupart des situations en dehors de la famille (à l'école, dans le voisinage, dans les jeux et dans les sports aux parcs publics, dans les programmes de télévision).

Bilinguisme différencié

Les transcriptions de la langue parlée dans nos enregistrements montrent que les immigrés arrivés adultes en Californie, tout en connaissant l'anglais (même si à des degrés différents), continuent à parler surtout samoan en famille, tandis que les plus jeunes préfèrent parler anglais entre eux et parfois aussi dans leurs interactions avec ces adultes qui leur parlent en samoan.

L'une des caractéristiques de ce type de situations d'une immigration récente (les adultes des familles étudiées sont arrivés en Californie des Samoa Américaines ou des Samoa indépendantes dans les années

3 Ce projet, que j'ai conçu et dirigé avec la collaboration d'Elinor Ochs, fut financé par le National Center for Research on Cultural and Second Language Learning. Au cours de ma recherche j'ai bénéficié de l'aide de différents assistants, parmi lesquels : Elia (Gary) Ta'asê, James Soli'ai, Jennifer Reynolds, Edgar Ta'ase, Jennifer Schlegel et Rowanne Henry.

4 Sur les activités de lecture de textes en samoan dans l'église du quartier, voir Duranti, Ochs et Ta'ase (1995).

'60 et '70) est la présence de fréquentes « commutations de code » (*code switching*), surtout pendant les conversations en famille. Parfois la commutation se produit comme dans l'exemple (1), dans un rapide échange entre une tante et une nièce.

(1) (Famille 2 ; 27 mai 1993 ; la tante est dehors dans le jardin, devant la porte coulissante qui donne sur la cuisine ; elle se baisse recueillir une natte et pendant qu'elle lève la tête, elle regarde vers sa nièce, Pe, de 12 ans, assise sur la table, le dos tourné aux fourneaux)

Tante : ê ! le vai **vevela lâ 'ua puga !** SAMOAN

« ei ! L'eau chaude est en train de bouillir ! »

Pe : (se lève et se tourne vers les fourneaux)

*It is ?*⁵

ANGLAIS

C'est ça ?

Ce type d'alternance de langues d'un tour à un autre est très fréquente et d'habitude ne dure pas plus de deux tours. Plus rares sont les cas, comme dans l'exemple (2) qui suit, où l'échange se prolonge pour différents tours. Dans ce cas la séquence débute par une question en samoan du père à la fille Fa'a (un pseudonyme) de douze ans, qui lui répond en anglais. L'interaction verbale démontre qu'il existe une compréhension réciproque malgré l'usage des deux codes distincts.

(2) (Famille 3 ; 31 mai 1995 ; le père tient dans ses bras son enfant le plus jeune de six mois et soudain s'adresse à l'une des filles qui se trouvent dans la pièce)



Père : Fa'a 'o fea le mea ga et ka' a le gei aso ?

« Fa'a où tu es allée te promener aujourd'hui ? »

Fa'a : *remember our barbecue ?*

« tu te rappelles notre barbecue ? »

5 Ici Pe répond comme si sa tante avait dit en anglais *the water is boiling* « l'eau est en train de bouillir ». Même si ce n'est pas dans sa forme interrogative (*is it ?*), l'expression *it is ?* a l'intonation d'une question. Littéralement cela ressemble au français *C'est ça ?* même si dans ce cas sur le plan syntactique il ne fonctionne pas par rapport à la traduction française de la phrase précédente, qui est en samoan.

(Le père s'adresse alors à son fils de cinq ans qui s'est approché du divan et lui dit de s'asseoir sur le plancher, voir Duranti 1997 ; puis il recommence à parler avec sa fille Fa'a)

Père : **babakiu 'i fea ?** SAMOAN

« barbecue où ? »

Fa'a : *at the park* ANGLAIS

« au parc »

Père : **o ai lâ ga faia le kou babakiu ?** SAMOAN

« qui a fait votre barbecue ? »

Fa'a : *our team* ANGLAIS

« notre équipe »

Père : 'a :- 'a ga lê 'aumai ai se babakiu pé 'afai 'o le gâ ? SAMOAN

« et pourquoi tu ne nous a pas amené quelque chose,

vu que vous avez fait le barbecue ? »

(sa fille ne répond pas tout de suite et son père insiste)

Père : **'ua â ?** SAMOAN

« alors ? »

Fa'a : *you know, all we ate was corn...* ANGLAIS

« Tu vois, tout ce que nous avons mangé c'est du maïs »

and cookis ...and fruit salade

« et des biscuits et de la salade de fruits »

(A ce moment le Père ébauche à peine un sourire et au lieu de continuer à parler avec Fa'a appelle une autre fille, de quatorze ans, lui disant de venir prendre le petit enfant – que le Père a dans ses bras – pour lui donner du lait)

Le troisième exemple (pris de Duranti et Raynolds 2000 : 101) représente un autre type d'alternance : une commutation de code entre samoan et anglais à l'intérieur de la même phrase et du même tour. C'est un type de contamination de codes ou de variétés qui a été souvent documenté chez d'autres communautés bilingues. Ce qui frappe ici, comme dans les exemples de Poplack (1980), c'est la fluidité avec laquelle on passe d'un code à l'autre. Il n'y a pas de pauses ou d'excitations dans les moments de transition de l'anglais au samoan (pour une analyse formelle de ce type de phénomènes, voir Muysken 2000). Nous sommes donc ici devant un véritable style d'expression parlée bilingue.

(3) (Famille 1 ; de Duranti et Reynolds 2000 : 101 ; la Mère fait un commentaire négatif sur un joueur de basket-ball dont on est en train de parler pendant le dîner)

Mère : *I don't think 'o le sefuluafa e lava*

« je ne crois pas (que) dix mille suffit (comme amende) »

e kakau oga suspend kama ga for a whole season

« il faudrait expulser ce garçon pour l'entière saison »

Ce type de commutation de code est rare dans nos cas parce qu'il suppose un niveau élevé de compétence bilingue, à savoir une locutrice également à son aise aussi bien en anglais qu'en samoan. Les cas les plus courants de commutation de code dans nos données sont des mots, comme par exemple le mot *sasa* dans (4), un terme qui signifie littéralement « frapper » mais aussi « couper » (par exemple le gazon avec un long couteau), mais dans ce cas il se réfère à une danse traditionnelle samoane où on frappe les mains par terre et sur les genoux. L'emploi de *sasa* dans ce cas pourrait être expliqué par le fait qu'il n'existe aucune traduction exacte en anglais de ce terme lexical.

(4) (Famille 3 ; 7 juin 1993 Tafa'i, une fille de treize ans pousse son frère cadet à une danse traditionnelle samoane)

Sœur : *do a sasa*

« Ce fut une danse »

ANGLAIS – SAMOAN

La situation opposée est montrée par l'exemple (5), où la tante de Pe et de Siké (voir supra) introduit le terme anglais *prom* (bal formel de fermeture de la dernière année de lycée aux Etats-Unis), au milieu d'un long échange en samoan (ici pas rapporté).

(5) (Famille 2 ; 30 mai 1994 ; la tante est en train de cancaner quelque peu avec la grand-mère de Pe et de Siké ; les noms des protagonistes sont des pseudonymes)

Tante : *'o le prom a Kaumafa lae alu iai Adele*

« c'est au bal de Taumafa que va Adele »

L'exemple (5) démontre aussi que les noms anglais (en ce cas *Adele* prononc/adel/) sont des « îles phonologiques » vu qu'elles gardent la phonologie de l'anglais (avec la consonne finale /l/ dans ce cas) au lieu de s'adapter à celle du samoan, comme il arrive à Samoa où toutes les syllabes doivent contenir une voyelle finale (Duranti et Reynolds 2000).

Mais l'absence d'une traduction dans l'autre langue n'est pas toujours une explication du changement de code. Dans l'exemple (6), Gafa, âgée de sept ans, emploie le terme samoan pour « devoirs » (*meaa'oga*, littéralement « chose-école ») tandis que sa sœur Fa'a, âgée de douze ans, la même de l'exemple (2), emploie l'anglais *homework* dans la réplique immédiatement successive, démontrant ainsi qu'il n'existe pas de raison certaine pour le changement de code⁶.

(6) (Famille 3 ; 7 juin 1993 ; Gafa tente de convaincre sa mère à aller nager)

Gafa : *I'm gonna do all my meaa a'oga this week*

« je ferai tous mes devoirs cette semaine »

Fa'a : *I don't have homework*

« moi je n'ai pas de devoirs »

Dans ce cas cela n'aurait pas de sens de parler d'un emprunt possible du terme samoan *meaa'oga* en anglais vu qu'il s'agit d'un terme d'habitude associé à l'institution de l'école, introduite par les missionnaires anglais au XIX^{ème} siècle. Qu'arrive-t-il alors ? Pourquoi Gafa insère le terme samoan à l'intérieur d'une phrase en anglais ? Est-ce pour faire plaisir à sa mère qui d'habitude lui parle samoan ?

C'est justement la variabilité dans l'emploi des codes à l'intérieur des mêmes familles qui stimule ce type de questions. Ici on n'est seulement loin de l'idée d'un code partagé à l'intérieur de la même famille, mais nous nous trouvons aussi dans des situations qui ouvrent une série de questions qui sont en même temps de caractère linguistique, culturel et social. La grammaire du samoan chez les familles auxquelles appartiennent les données précédemment citées est constituée d'un répertoire

6 Sur l'activité de faire ses devoirs dans les familles que nous avons étudiées voir Duranti et Ochs 1997.

de possibles couples formes-contenus qui ne sont pas contrôlés par tous les membres de la famille. On se trouve donc face à une compétence linguistique non seulement différenciée mais aussi distribuée (à travers les générations et les situations). Le rapport entre des choix possibles et des choix faits nous pousse à nous demander pourquoi un locuteur va dans une direction plutôt que vers une autre direction. Nous savons en même temps que les choix ne sont pas les mêmes pour tout le monde. A savoir que les deux codes (samoan et anglais) sont accessibles à des locuteurs différents. Une telle différenciation est considérée comme prévue par les membres de la famille, qui, comme nous l'avons vu, acceptent d'interagir selon deux codes séparés ou mêlés. Mais en même temps la possibilité de faire de tels choix devient un paramètre pour mesurer la compétence aussi bien linguistique que culturelle des autres membres. Ceci vaut pour les plus jeunes ainsi que pour les adultes. Nous sommes donc devant un système communicatif fluide et très différencié qui exige de nouvelles façons de penser à la langue et au langage. C'est le défi de l'anthropologie linguistique contemporaine. Il reste si un tel défi engendrera dans les prochaines années un nouveau dialogue avec la linguistique formelle et descriptive. Un tel dialogue est peut-être plus probable dans le cadre européen, où l'on assiste à un intérêt renouvelé à l'égard de la typologie et par conséquent aux travaux empiriques des anthropologues, comme le démontre la typologie bilingue de Pieter Muysken (2000).

Bibliographie

- Austin, J. L. (1962), *How to Do Things with Words*. Oxford, Oxford University Press.
- Banti, Giorgio, and Giannattasio, F. (2004), « Poetry », in *A Companion to Linguistic Anthropology*, edited by Alessandro Duranti, 290–320. Malden, MA : Blackwell.
- Bauman, R. (1975), « Verbal Art as Performance », in *American Anthropologist* 77, pp. 290–311.

- Bauman, R., Briggs, C. (1997), « Poetics and Performance as Critical Perspectives on Language and Social Life », in *Creativity in Performance*, edited by R. Keith Sawyer, Greenwich, CT, Ablex, pp. 227–264.
- Boas, F. (1889), « On Alternating Sounds », in *American Anthropologist*, 2 (old series), pp. 47–53.
- Boas, F. (ed) (1911), *Handbook of American Indian Languages*. Vol. BAE-B 40, Part I. Washington, D.C., Smithsonian Institution and Bureau of American Ethnology.
- Boas, F. (1940), « Stylistic Aspects of Primitive Literature », *Journal of American Folk-Lore*, 38, pp. 329–39.
- Boas, F. (1940), « Introduction International Journal of American Linguistics », in *Race, Language, and Culture*, New York, The Free Press, pp. 199–210.
- Bourdieu, Pierre. (1982), *Ce Que Parler Veut Dire*, Paris, Fayard.
- Briggs, C. L. (1988), *Competence in Performance : The Creativity of Tradition in Mexican Verbal Art*, Conduct and Communication Series, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Briggs, C. L., Bauman, R. (1992), « Genre, Intertextuality, and Social Power », *Journal of Linguistic Anthropology*, 2, pp. 131–72.
- Chomsky, N. (1965), *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Mass, MIT Press.
- Chomsky, N. (1986), *Knowledge of Language : Its Nature, Origin and Use*, New York, Praeger.
- Darnell, R. (1990), *Edward Sapir : Linguist, Anthropologist, Humanist*, Berkeley, University of California, 1990.
- Duranti, A. (1992), *Etnografia Del Parlare Quotidiano*, Roma, La Nuova Italia Scientifica.
- Duranti, A. (2003), « Language as Culture in U. S. Anthropology : Three Paradigms », *Current Anthropology*, 44, n. 3, pp. 323–47.
- Duranti, A., Goodwin, C. (eds) (1992), *Rethinking Context : Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Duranti, A., Ochs, E., and Ta'ase, E. K. (1995), « Change and Tradition in Literacy Instruction in a Samoan American Community », *Educational Foundations* 9, n. 4, pp. 57–74.

- Duranti, A., Ochs, E. (1997), « Syncretic Literacy in a Samoan American Family », in *Discourse, Tools, and Reasoning : Situated Cognition and Technologically Supported Environments*, edited by Lauren Resnick, Roger Säljö, Clotilde Pontecorvo and Barbara Burge, Heidelberg, Germany, Springer-Verlag, pp. 169–202.
- Duranti, A., Reynolds, J. F. : (2000), « Phonological and Cultural Change among Samoans in Southern California », *Cadernos de Sociolingüística* 1, n. 1.
- Edie, J. M. (1987), *Edmund Husserl's Phenomenology. A Critical Commentary*, Bloomington, Indiana University Press.
- Ferguson, C. A. (1959), « Diglossia », *Word*, 15, pp. 325–40.
- Ferguson, C. A., Gumperz, J. J. (eds) (1960), *Linguistic Diversity in South Asia : Studies in Regional, Social and Functional Variation*, vol. 26, Indiana University Research Center in Anthropology, Folklore, and Linguistics, International Journal of American Linguistics, 1960.
- Finnegan, Ruth. (1969), « How to Do Things with Words : Performative Utterances among the Limba of Sierra Leone », *Man*, 4, pp. 537–52.
- Gumperz, J. J. (1964), « Linguistic and Social Interaction in Two Communities », *American Anthropologist* 66, n. 6, pp. 137–53.
- Gumperz, J. J., Hymes, D. (eds) (1964), *The Ethnography of Communication*, Special Publication of the American Anthropologist, vol. 6, n. 6, Part 2.
- Gumperz, J. J., Wilson, R. (1971), « Convergence and Creolization : A Case from the Indo-Aryan/Dravidian Border in India », in *Pidginization and Creolization of Languages*, edited by Dell H. Hymes, London, Cambridge University Press, pp. 151–67.
- Harris, Roy. (2001), *Saussure and His Interpreters*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- Harris, Zellig. (1957), « Co-Occurrence and Transformation in Linguistic Structure », *Language*, 33, pp. 283–340.
- Husserl, Edmund. (1929), *Formale Und Transzendente Logik. Versuch Einer Kritik Der Logischen Vernunft*. Halle (Saale), Max Niemeyer Verlag.
- Hymes, D. (1964), « Introduction : Toward Ethnographies of Communication », in *The Ethnography of Communication*, edited by John

- J. Gumperz and Dell Hymes, Washington DC, American Anthropologist (Special Issue), pp. 1–34.
- Hymes, D. (1972), « Models of the Interaction of Language and Social Life », in *Directions in Sociolinguistics : The Ethnography of Communication*, edited by John J. Gumperz and Dell Hymes, New York, Holt, Rinehart and Winston, pp. 35–71.
- Hymes, D. (1975), « Breakthrough into Performance », in *Folklore : Performance and Communication*, edited by Dan Ben-Amos and Kenneth S. Goldstein, The Hague, Mouton, pp. 11–74.
- Hymes, D. (1981), « *In Vain I Tried to Tell You* » : *Essays in Native American Ethnopoetics*, Philadelphia. University of Pennsylvania Press.
- Hymes, D. (1999), « Boas on the Threshold of Ethnopoetics », in *Theorizing the Americanist Tradition*, edited by Lisa Philips Valentine and Regna Darnell, Toronto, University of Toronto Press, pp. 84–107.
- Jakobson, R. (1960), « Closing Statement : Linguistics and Poetics », in *Style in Language*, edited by Thomas A. Sebeok, Cambridge, MA, MIT Press, pp. 350–77.
- Joseph, J. E. (2002), *From Whitney to Chomsky : Essays in the History of American Linguistics*. Amsterdam, John Benjamins.
- Kroskrity, P. V. (ed) (2000), *Regimes of Language : Ideologies, Politics and Identities*, Santa Fe, NM, School of American Research Press.
- Kuhn, T. (1962), *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, University of Chicago Press.
- Labov, W. (1966), *The Social Stratification of English in New York City*, Arlington, Center for Applied Linguistics.
- Mauss, Marcel. (1938), « La Notion De Personne, Celle De « Moi », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 68, pp. 263–81.
- McGee, W. J. (1897), « Bureau of American Ethnology », in *The Smithsonian Institution 1846–1896. The History of the First Half Century*, edited by George Brown Goode, City of Washington, pp. 367–96.
- Morris-Reich, A. (2010), « Argumentative Patterns and Epistemic Considerations : Responses to Anti-Semitism in the Conceptual History of Social Science », *Jewish Quarterly Review* 100, n. 3, pp. 454–82.
- Muysken, Pieter. (2000), *Bilingual Speech : A Typology of Code-Mixing*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Ochs, E., Capps, L. (2001), *Living Narrative : Creating Lives in Everyday Storytelling*, Cambridge, MA, Harvard University Press.
- Ochs, E., Taylor, C. (1992), « Family Narrative as Political Activity », *Discourse and Society* 3, n. 3, pp. 301–40.
- Poplack, S. (1980), « Sometimes I Start a Sentence in Spanish Y Termino En Español », *Linguistics*, 55, pp. 581–618.
- Powell, J. W. (1891), « Indian Linguistic Families of America North of Mexico », *U. S. Bureau of American Ethnology, 7th Annual Report*, pp. 1–142.
- Rosaldo, M. Z. (1982), « The Things We Do with Words : Ilongot Speech Acts and Speech Act Theory in Philosophy », *Language in Society*, 11, pp. 203–37.
- Rossi-Landi, F. (1973), *Il Linguaggio come lavoro e come mercato*, Milano, Bompiani, 1973.
- Sapir, E. (1921a), « A Bird's-Eye View of American Languages North of Mexico », *Science*, 54, p. 408.
- Sapir, E. (1921b), *Language*, New York, Harcourt, Brace & World.
- Sapir, E. (1929), « Central and North American Languages », in *Encyclopedia Britannica*, London & New York, Encyclopedia Britannica Co., pp. 138–41.
- Sapir, E. (1932), « Cultural Anthropology and Psychiatry », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 27, pp. 229–42.
- Sapir, E. (1933), « La réalité psychologique des phonèmes », *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, 30, pp. 247–65.
- Sapir, E. (1934), « The Emergence of the Concept of Personality in a Study of Culture », *Journal of Social Psychology*, 5, pp. 408–15.
- Sapir, E. (1994), *The Psychology of Culture : A Course of Lectures*, Reconstructed and Edited by Judith T. Irvine, Berlin & New York, Mouton de Gruyter.
- Saussure, F. de (2002), *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard.
- Saussure, F. de (2005), *Cours De Linguistique Générale*, Introduction et Notes de Tullio de Mauro ; Postface de Louis-Jean Calvet, Paris, Payot & Rivages.

- Schieffelin, B. B., Woolard, K., Kroskrity, P. (eds) (1998), *Language Ideologies : Practice and Theory*, New York, Oxford University Press.
- Tannen, D. (1987), « Repetition in Conversation : Toward a Poetics of Talk », *Language*, 63 (3), pp. 574–605.
- Whorf, B. L. (1956), *Language, Thought, and Reality : Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, Edited by John B. Carroll. Cambridge, MA, M.I.T. Press.